

---

VIVRE ET LAISSER MOURIR

---

OU LA FIN TRAGIQUE

---

DE MARCEL DUCHAMP

---

Assassiner un vieillard est une chose laide et qu'on n'accomplit pas, en dépit des apparences, d'un cœur léger. Mais la misère interdit tout luxe, et Marcel Duchamp incarne aujourd'hui d'une manière si indue, et non par hasard, ce dont précisément l'humanité est le plus dépourvue : l'esprit d'aventure, la liberté d'invention, le sens de l'anticipation, le pouvoir de dépasser, que nous avons eu envie d'intervenir.

C'est ainsi qu'en saluant l'aube d'un jour nouveau lorsque, vers 1913, Marcel Duchamp abandonna le pinceau, on prenait pour un changement de direction ce qui n'était qu'un changement de vitesse, un coup d'accélérateur en pleine descente. La brusque rupture de Marcel Duchamp avec la peinture à l'huile ne s'accompagne, en effet, d'aucun renversement de perspective. De l'objet cubiste, entièrement construit par l'action constituante du peintre, à l'objet manufacturé touché seulement, comme à distance par la signature, il n'y a pas de dépassement de la notion traditionnellement démiurgique de « l'acte créateur ». Comment donc a-t-on pu voir, comme Aragon (1930), dans cette attaque contre la technique picturale et la personnalité technique « l'instruction du procès de la personnalité ? » Si l'on veut que l'art cesse d'être individuel, mieux vaut travailler sans travailler. Comment peut-on n'avoir pas compris que « la personnalité du choix préférée à la personnalité du métier » n'est, au contraire, qu'un pas de plus dans l'exaltation de la toute-puissance et de l'idéalité de l'acte créateur ? Enfin la liberté magique. On est parvenu

à un subjectivisme absolu : à toute chose, le sens n'est donné que par l'homme. Son pouvoir est tel sur les choses qu'il ne les touche même pas ; par le pur décret qu'est son choix, il fixe sur un socle une roue de bicyclette et la fait entrer telle quelle dans le temple, c'est-à-dire au musée. Car l'acte magique ne peut produire que des objets sacrés. Ce « ready-made » n'a rien à véhiculer, aucun parcours à faire dans les régions tropicales de la vie. Aseptisé dès sa naissance, il est d'emblée destiné à recevoir la lumière auguste et blafarde du sanctuaire où se célébrera comme il convient « l'annexion du monde par l'individu » (Malraux). Ce sanctuaire est la morgue où déjà les dieux, bien métamorphosés, dorment sans odeur, où la pissotière, bien signée, ne sentira plus. Et sur ces sommets vaincus chacun pourra faire enfin le voyage de Monsieur Perrichon et s'écrier : « Que le monde est petit, vu du haut de la mer de glace. »

Nous connaissons bien cette philosophie, car elle n'est autre que la pensée qui sous-tend depuis son origine l'entreprise conquérante de la science occidentale, la volonté de l'homme de « se rendre maître et possesseur de la nature » Dans ses fastes elle est illuminée sombrement par l'ardeur conjuguée du stoïcisme et du christianisme, et trouve alors évidemment des accents plus nobles que ceux de Monsieur Perrichon « L'homme est un roseau, mais un roseau pensant ».

Au fond de cette pensée, il y a un ressentiment informulé : ce monde où nous mourons est un chaos, en face duquel l'homme est seul et doit, pour vivre, tout prendre en lui-même. En face de ce monde, il s'efforce donc d'en dresser un autre, à l'abri du temps, un monde humain, son « Œuvre ». Entreprise en soi grandiose, et si elle n'a pas de sens sa grandeur est de n'en avoir pas. « Je crois, déclarait Marcel Duchamp devant la télévision américaine en 1955, que l'art est la seule forme d'activité par laquelle l'homme en tant que tel se manifeste comme véritable individu. Par elle seule il peut dépasser le stade animal, parce que l'art est un débouché sur des régions

où ne dominent ni le temps ni l'espace ».

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la noblesse de cette doctrine du salut personnel.

D'où vient donc que laisser mourir ce qui est déjà mort ne soit pas si simple ? Comment se peut-il que nous nous trouvions encore empêtrés dans de semblables démêlés avec l'art et la culture, ces fatras du passé, alors que depuis longtemps déjà la vitalité toujours jeune et ardente de la bêtise, qui circule avec la richesse du sang dans toutes les branches des sciences humaines, démystifiant tout sur son passage, nous montre clairement l'avenir : c'est la voie royale qui mène à la conscience planétaire avec, pour l'art, d'amples perspectives d'expérimentation et d'analyse à la hauteur et à l'unisson des nouveautés sans fin de la science et de l'industrie. La bêtise est maligne, elle nous propose l'optimisme. Débarrassé des contestations anciennes, un art vraiment moderne nous attend, un art de participation.

Mais cet optimisme qui consacre le triomphe du savoir et de la recherche sur la pensée camoufle une collusion profonde avec l'humanisme de la peur et du ressentiment, car il est la plus ample entreprise de conjuration contre le risque que fait courir la pensée à la vie, celui de la remise en question du sens et de la valeur de ses entreprises. La peur de la mort gouverne toujours l'univers. Aussi n'est-ce pas un hasard si Marcel Duchamp est honoré aujourd'hui comme un précurseur.

On peut cependant imaginer, encore qu'obscurément, un avenir pour l'art. En face de l'esprit d'analyse, qui dissout toute pensée dans l'étude, c'est-à-dire dans un travail qui consiste à décomposer (on sait qu'il faut diviser pour régner), il y a dans la condensation du langage poétique une force synthétique immédiate, un pouvoir conjugué de révéler en transformant et de transformer en révélant, qui indique la possibilité d'une prise sur la réalité d'un tout autre ordre que celle de la connaissance, de la domination par la technique ; une prise qui, déposant la liberté de ses biens, entreprendrait au con-

traire de donner la liberté à toutes choses pour manifester ce qu'elles sont.

Mais l'éclat météorique de la parole poétique est aujourd'hui invisible et silencieux comme un éclair en plein jour dans un ciel sans nuages. Aussi l'art n'est-il pas lui-même le pouvoir sauveur que nous appelons avec tant d'urgence et d'une voix si faible. Sa capacité d'intervention dans l'histoire est limitée au pouvoir de donner des indications. Mais c'est en cela qu'il n'est pas absolument mort, qu'il n'est pas seulement un secteur parmi d'autres de la production culturelle. Pour nous, qui entendons nous manifester comme de véritables individus *dans le temps et dans l'espace*, il ne s'agit donc pas d'inventer ou de découvrir de nouvelles formes d'expression artistique mais de donner davantage à penser.

« Vivre et laisser mourir ou la fin tragique de Marcel Duchamp », *La figuration dans l'art contemporain*, galerie Creuze, Paris, 1965.